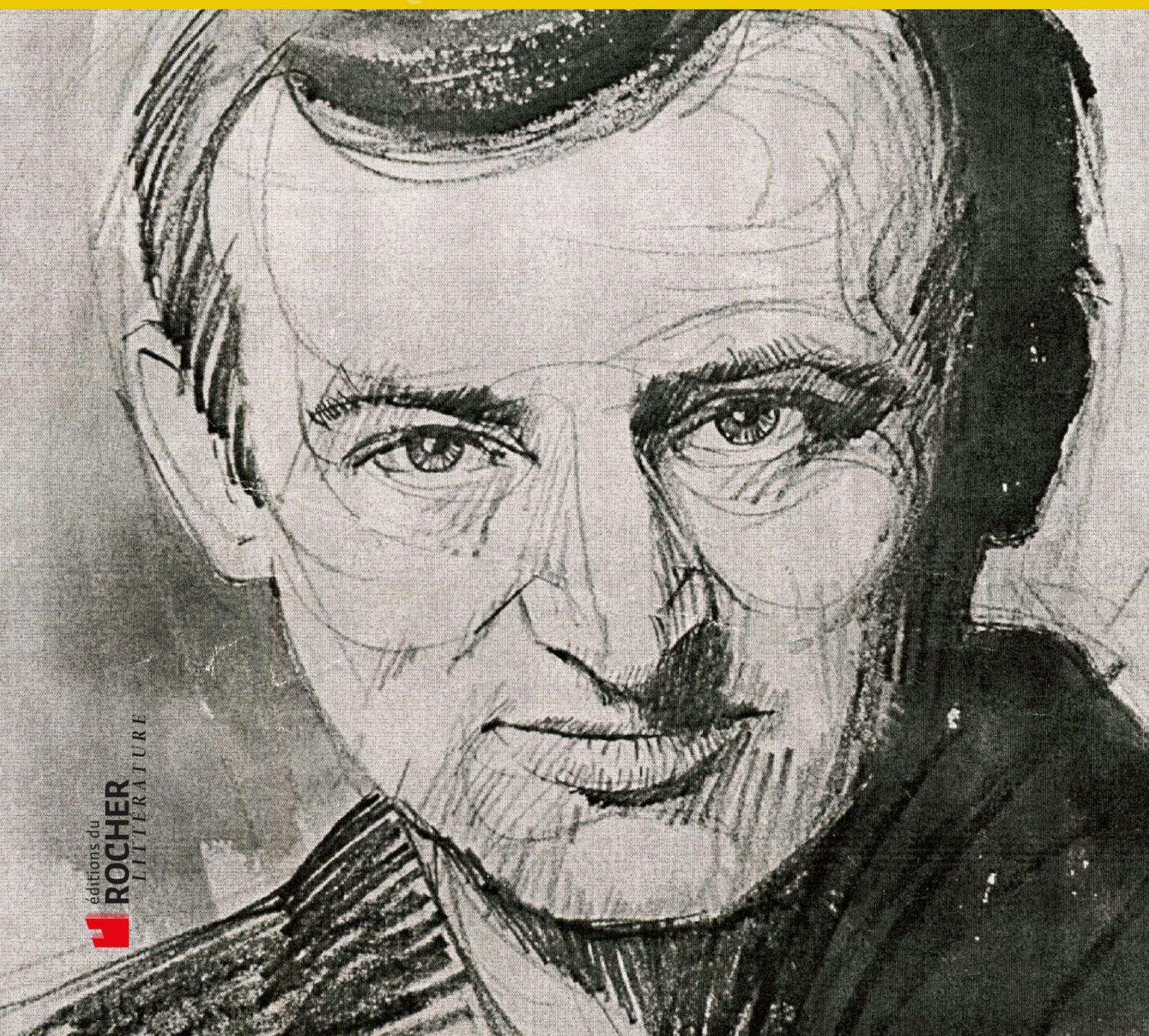


Yann Queffélec La Traversée  
lec La Traversée du Petit Poucet  
**Yann Queffélec** La Trave  
effélec La Traversée du Petit Pouc  
La Traversée du Petit Poucet  
Yann Queffélec La Traversée



# LA TRAVERSÉE DU PETIT POUCKET

# Du même auteur

## ROMANS

- Le Charme noir*, Gallimard, 1983  
*Les Noces barbares*, Gallimard, 1985, prix Goncourt  
*La Femme sous l'horizon*, Julliard, 1988  
*Le Maître des chimères*, Julliard, 1990  
*Prends garde au loup*, Julliard, 1992  
*Disparue dans la nuit*, Grasset, 1994  
*Noir Animal*, Bartillat, 1995  
*La Force d'aimer*, Grasset, 1996  
*Happy Birthday Sarah*, Grasset, 1998  
*Mineure*, Blanche, 1999  
*Osmose*, Laffont, 2000  
*Boris après l'amour*, Fayard, 2002  
*Vert cruel*, Bartillat, 2003  
*Moi et toi*, Fayard, 2004  
*Les Affamés*, Fayard, 2004  
*Ma première femme*, Fayard, 2005  
*La Dégustation*, Fayard, 2005  
*L'Amante*, Fayard, 2006  
*L'amour est fou*, Fayard, 2006  
*Le plus heureux des hommes*, Fayard, 2007  
*La Puissance des corps*, Fayard, 2009  
*Adieu Bugaled Breizh*, Le rocher, 2009  
*Le Piano de ma mère*, L'Archipel, 2009  
*Les Oubliés du Vent*, Le Rocher, 2010  
*Cadavres exquis*, Play Bac, 2011

## DOCUMENTS

- Béla Bartók*, biographie, Mazarine, 1981 ;  
édition revue et corrigée, Stock, 1993  
*Le Poisson qui renifle*, livre pour enfants, Nathan, 1994  
*Le Pingouin mégalomane*, livre pour enfants, Nathan, 1994

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

analysée dans toutes ses variantes. Mais Gracq romancier, c'est comme Echenoz romancier. Il n'y a pas de roman, il y a promesse de roman jusqu'au mot Fin qui d'ailleurs ne figure pas. Il y a autre chose, un phrasé irrésistible, un rythme si berceur que l'on est envoûté. Et je n'oublie pas *qu'En lisant en écrivant* fait de Gracq l'un des plus grands critiques littéraires de son époque, à l'instar de Sartre ou Nabokov.

**M** : Nabokov ?

**J** : Immense visionnaire des littératures de partout, immense commentateur des écrivains phares. D'une mauvaise foi crapuleuse, mais génial.

**M** : Il est sévère avec les Français.

**J** : Sa nostalgie russe l'aveugle. En même temps, il est bluffant. Dès qu'un roman français contemporain m'intéresse, j'ai l'impression qu'il aurait pu être écrit par un étranger qui aurait tout compris de la musicalité traîtresse du français. La *Pérégrination* de Fernão Mendes Pinto, par François Thibault, on croirait du meilleur Dino Buzzati.

**M** : C'est si important que ça, le roman, sur la Terre ?

**J** : C'est l'amour du prochain. Le livre et le vivre sont inséparables en Occident, une fratrie quasi jumelle. À eux deux, ils détiennent la clé d'une existence accomplie sous la bonne étoile.

**M** : Au fait, pourquoi t'adresser à moi pour ce dialogue ?

**J** : Soit il y a identité entre nous, soit tu es un diabolique imitateur. Dans les deux cas tu fais l'affaire.

**M** : Et si c'était toi, le diabolique imitateur ?... Passons.

Il m'intrigue, ton Petit Poucet.

**J** : Les miettes balisent un chemin de vérité, comme les livres. Je suis dans la peau d'un Petit Poucet voyageur qui ramasse un trésor de miettes inspirées pour les partager avec ses semblables.

**M** : Un mot de tes chroniques.

**J** : Longue traversée ! Elles ont la naïveté de la jeunesse, la fougue, les emballements du jeune pigiste qui veut épater son monde et faire briller les yeux des filles, au *Nouvel Obs*, mais toutes sont nées d'un amour fou pour la littérature et d'une reconnaissance à la vie à la mort envers les auteurs, ces prophètes enfantins qui nous donnent leur sang.

*Idiome d'une humanité qui serait humaine comme si l'humain était le divin, le français ne convient qu'aux esprits. Le plus fort c'est qu'on puisse en lui, par lui, discuter, s'engueuler, vendre, acheter, s'assassiner.*

*Au contraire de ce qui, semble-t-il, se passe ailleurs, notre langue n'émane pas de la peuplade. Elle ne fixe pas un système onomatopéur de cris et d'appels à propos de la lune, de la guerre et de la brandade. Elle pleut verticalement par la verrière des grands locaux officiels superposés, théâtres, parlements, prétoires, salons. Pour parler comme le marquis de Lantenac, elle se dirige du haut vers le bas. Autrement dit, c'est la littérature, y compris la religion, la politique et la justice, qui enseigne, féconde et systématise la rhétorique commune.*

*Les bat'd'Af et les matelots, voire les livres de San-Antonio ou Jean Genet, parviennent à métamorphoser la flûte académique en saucisse de sang et de silex. Des gosiers antillais, maliens, strasbourgeois ou pyrénéens s'en servent pour l'aligner, vaille que vaille, sur les dialectes jaillis tout crus de la grotte des premiers hommes. Des vocables excellents comme, "cosmos", "azédarac", "tam-tam", "tonus", "vespa", dépourvus d'e muet, la truffent de syllabes rudes et bien frappées. Avant tout, malgré tout, elle est écrite. Ecrite au point qu'elle en est cuite.*

*Jacques Audiberti – Dimanche m'attend (Gallimard)*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



# Matti chez les Hidalgos

Fieffé menteur doublé d'un authentique aventurier portugais du XVI<sup>e</sup> siècle, Pinto est aussi le conteur étincelant dont l'écrivain François Thibaux reprend aujourd'hui la tradition en l'enjolivant à son tour. Fernao Mendes Pinto n'est donc pas un héros fictif mais un véritable galéjeur battant désormais pavillon littéraire.

Il est à l'origine un esclave, un « valet Matti » révolté par la superbe des hidalgos. Il veut s'en mettre plein les poches et tenir lui aussi le haut du pavé. Coûte que coûte. Chez Pinto, la fibre socialiste est atrophiée, la fin justifie les moyens, et pour devenir « Maître Puntila » l'efficacité prévaut sur la morale.

C'est l'époque où, dans le sillage d'Henri le Navigateur et Vasco de Gama, le Portugal s'emploie à la domination du monde. Enrôlés sur les caraques, mercenaires et vagabonds partent vers l'océan Indien conquérir le girofle et le poivre. Pinto les suit. Dès lors, l'ancien valet n'en finira plus d'écumer les mers, de jouer au Viking dans le détroit d'Ormuz ou le golfe du Tonkin et, ripailleur professionnel, de violer temples et jouvencelles.

Destinée tapageuse, elle en met plein la vue ! Mais *L'Itinéraire de Fernao Mendes Pinto* est à la fois témoignage et faux témoignage et s'évertue entre chronique et légende. François Thibaux définit son très beau livre comme un roman historique où la divagation s'est complue à déguiser l'événement. Et si l'histoire est le personnage essentiel de ce fabuleux itinéraire, elle est également l'irréfutable alibi d'un

tissu de mensonges.

Sur le tard, Fernao Mendes Pinto rencontrera François Jassu de Azpelcuéta, Seigneur de Xavier, admis depuis au martyrologe et connu sous le nom de saint François Xavier. Bandit cousu d'or et de honte, Pinto se laissera peu à peu tenter par le repentir. « Le Saint » l'initiera aux douceurs du renoncement, et la fin du roman voit Pinto renouant avec la misère et partageant ses biens. François Thibaux tire un parti moral de la conversion du mécréant et semble insinuer que, chez les Portugais, le mysticisme finit toujours par l'emporter.

---

*Le Nouvel Observateur* n° 838, 1<sup>er</sup> décembre 1980.

*L'Itinéraire de Fernao Mendes Pinto*, par François Thibaux, Robert Laffont.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## Plus on est de fous...

Qui a volé ? Remo Erdosain en détournant les deniers de la Compagnie sucrière ? La Compagnie sucrière en sous-payant son encaisseur ? Le gouvernement argentin, souteneur éhonté des Compagnies sucrières, de toutes les compagnies proclamant son autorité ? L'Amérique appuyant le gouvernement argentin à pleins dollars ? La société dans son gigantisme international, celle des richards, des politiques, des aigrefins légaux ? Celle des chasseurs de prime acharnés à rançonner ceux qui n'ont rien: rien que la folie et la liberté de voler un bonheur qu'on leur dénie ?

D'emblée, la tension du roman est à son plus haut régime. Erdosain volait: il s'est fait dénoncer par un « ami » qui convoitait sa femme en catimini. Mais Erdosain volait pour substituer le bien au mal en dédommageant son épouse éreintée par les corvées, la dèche et l'ennui. Erdosain volait par amour, il volait honnêtement. Voilà l'excellent motif qui semblait dicter sa tendance au péculat. En fait, il ne donnait pas un sou à Elsa ; pas un sou à la famille Espila dont il se faisait fort de financer les projets scientifiques. Il buvait en solo ses malheureux pesos et « se finissait » dans un bordel où l'entraînait l'espoir de rencontrer plus misérable que lui.

L'homme a trop souffert, il a perdu la raison. Il ricane, il grimpe aux arbres, il oublie le temps. Son esprit vagabonde au hasard d'un mirage intérieur où, merci beaucoup, tout va pour le mieux : l'or coule à flots, ses ambitions d'inventeur sont comblées, il dispose enfin du matériel nécessaire à la transmutation par galvanoplastie de vraies roses en fleurs de

cuivre.

Erdosain est fou, mais à Buenos Aires, en 1928, « la folie est la chose du monde la mieux partagée » – comme la pauvreté qui lui sert de déclic. Aussi bien le roman social de Roberto Arlt est-il éprouvant pour les nerfs, tous ses personnages ayant « un grain ». Madame Erdosain est folle. Elle a trop attendu « la vie dorée sur tranche », elle plaque à l'improviste un mari qui ne se connaît plus pour un militaire qu'elle ne connaît pas. Ergueta, le pharmacien poseur, le pilier de casino raflant soi-disant monts et merveilles, est fou. Il faut l'enfermer le jour où se croyant maître du hasard, le hasard se rebiffe et plus rien, plus un radis, le voilà tondu comme un œuf, hypothéqué jusqu'aux yeux. Haffner, le Ruffian mélancolique, est fou. Ses brebis sont des putains, il se prend pour un pasteur, jurant ses grands dieux qu'en destinant la femme au trottoir on ne fait qu'exaucer sa vocation la moins discutée : la vénalité... D'où vient alors que cet homme de bien soit constamment sujet au désespoir ?

Mais le plus fou, le fou dangereux, c'est l'Astrologue. Il prétend rallier les folies éparpillées, les unifier autour d'un projet démentiel : enrayer le mécanisme des échanges internationaux, paralyser la diplomatie, l'économie planétaire en fomentant des révolutions, instituer un gouvernement mondial financé par des bordels au service de l'État – et finalement s'emparer de l'avenir: « La future société sera composée de deux castes entre lesquelles il y aura une différence intellectuelle de trente siècles. La majorité vivra dans l'ignorance la plus totale, entourée de miracles apocryphes, et la minorité sera dépositaire absolue de la science et du pouvoir... »

Cette histoire de fous trouve alors sa dimension policière connaît des rebondissements dont il faut laisser le privilège à l'auteur. Roberto Arlt, né à Buenos Aires en 1900, mort en 1942, essaya tous les métiers, tous les gagne-pain avant de vouer

sa plume au martyr social argentin, condamnant la répression, l'oligarchie, la grande industrie, la paranoïa collective. Par le détour du symbole et d'un certain flou calculé, Arlt semble insinuer que le crime est le dernier recours de la bête humaine assoiffée de pureté. Ce roman, un chef-d'œuvre mal fagoté, brouillon, est rédigé d'abord dans un espagnol nébuleux. Qu'importe le flacon ! L'ivresse est là grâce au talent des traducteurs – Isabelle et Antoine Berman –, qui ont su restaurer cette élégie poignante où plus on est de fous plus on tremble.

---

*Le Nouvel Observateur* n° 899, 30 janvier 1982.

*Les Sept Fous*, par Roberto Arlt, traduit par Isabelle et Antoine Berman, Belfond.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

une sacrée dose de talent pour épater un lecteur rien qu'en lui décrivant des bourgeois en vacances – fussent-ils anglais ! Mais Jean-Philippe Arrou-Vignod se meut dans l'anodin avec la vélocité du poisson-chat. C'est un romancier, un écrivain, un portraitiste vitrioleur à la Saint-Simon, et pour faire bonne mesure un lyrique, on le découvre à la fin quand il fusionne avec son personnage, faisant du *Rideau sur la nuit* comme un pli de la mémoire tirée sur la nostalgie.

---

*Le Nouvel Observateur* n° 1037, 21 septembre 1984.

*Le Rideau sur la nuit*, par Jean-Philippe Arrou-Vignod.

# Big Jim

« L'un de ses bras était tordu et cassé, une large meurtrissure bleue marbrait sa poitrine, un hématome levait comme un soleil pourpre sur une pommette écrasée et les testicules étaient démesurément enflés. » D'entrée de jeu, Harrison nous met en situation comme des personnages. On voit, on touche, on sent. On a chaud s'il fait soleil, on a peur s'il décrit la violence. Ses romans sont des westerns contemporains où la vengeance a valeur de mystique, où la conquête de l'Ouest n'est plus qu'une errance immobile au fond de soi – mais l'on n'en sort pas toujours vivant. Les héros sont tous des *lonesome cow-boys* épris de rêve et de mélancolie, de femmes et d'amour, tous plus ou moins braconniers, chasseurs de bécasses ou de gros poissons, et généralement ce sont des cadavres humains qu'on trouve au bout des hameçons. Pour mieux connaître Harrison, il suffit d'écouter Serge Lentz, son traducteur, s'expliquer sur lui: « Je l'ai rencontré pour la première fois dans le Wisconsin. Il travaillait dans une station-service pour bouffer. L'un de ses yeux dit merde à l'autre. Il se fait toujours photographe de profil ou avec un œil fermé. C'est une véritable bête, il a des muscles jusque dans les cheveux. Il a des gosses. Sa femme est marrane. On a l'impression qu'elle pourrait lui marcher sur la tête... » Depuis, Jack Nicholson est passé par là. Et si grande est son admiration pour l'auteur des *Légendes d'automne* qu'il lui a offert une année sabbatique...

---

*Le Nouvel Observateur* n° 1081, 26 juillet 1985.

Jim Harrison. *Légendes d'automne*, 10/18. Sorcier, Laffont. Nord-Michigan, Laffont.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

voyageurs qui situent la série des grands lacs à l'ouest des Montagnes de la Lune ? Sans méconnaître les périls de l'Histoire, la guerre larvée des potentats locaux, ces petits rois pasteurs qui fournissent en esclaves et chair fraîche les négriers arabes installés sur la côte depuis le VIII<sup>e</sup> siècle, Burton, accompagné du capitaine John H. Speke, prend la tête d'une véritable armée dans la touffeur équatoriale: « À l'entrée des villages, en guise de bienvenue: des perches ornées de crânes humains. Dans la savane : le lion, le chacal et la hyène. Dans les marais putrides : les serpents, les sangsues, les insectes. Après les ulcères et la fièvre : le délire avec la conviction d'une identité double, les nuits sans sommeil et les hallucinations. » Deux cents jours de souffrance et de piétinement, et la caravane atteint le bord oriental du lac Tanganyika, là même où, quelques années plus tard, Stanley retrouvant Livingstone s'écrierait: « *Docteur Livingstone, I presume ?* » Burton entreprend de mesurer sa trouvaille et de la positionner sur la carte. Après des semaines de navigation le long d'un rivage infesté de crocodiles et d'insectes, il se rend à l'évidence : ces grandes eaux, hélas, ne sont pas la providence nourricière du Nil.

Est-ce la déception qui terrasse Burton ? Le voilà cloué sur son lit plusieurs mois d'affilée cependant que Speke, poussant plus au nord, découvre le lac Nyanza, la matrice du Nil, mettant fin par son intuition miraculeuse à deux mille ans d'énigmes sacrées. Brouille à mort entre les deux hommes. Burton ne croit pas Speke ou plutôt se refuse à la vérité. « Les sources du Nil étaient probablement nées dans sa tête, dans son imagination comme ses Montagnes de la Lune avaient surgi de son crayon. » Cinq ans plus tard, retour d'Afrique – et pour Burton d'une virée chez les Mormons –, le débat qui doit les opposer à la Société royale de géographie, devant un public gagné d'avance

aux thèses de Speke, est annulé. Pourquoi ? Les deux rivaux ne demandent qu'à s'étriper. Le lendemain, Speke se tue à la chasse. Accident, suicide, on ne saura jamais. Pour l'opinion, Burton a porté malheur à son ami qu'il jalousait.

Adieu la brousse et les crocodiles, Burton se marie, se range un tant soit peu dans la fonction diplomatique, souliers vernis, col blanc, calendrier bien réglé. Consul au Brésil, nostalgique d'un Orient de légende, il poursuit mécaniquement ses travaux d'anthropologie, notant par milliers des observations que polarisent les curiosités d'ordre sexuel. De passage au cap Vert il est fasciné par un jeune hermaphrodite : « Le pénis est bien formé et mesure approximativement un pouce un quart de long pour un diamètre en proportion. Il n'y a pas trace de testicules ni à la vue ni au toucher. » Il est nommé tour à tour à Santos, à Damas, à Trieste, diplomate acariâtre, écrivain manipulateur aux prises avec une traduction sans fard des *Mille et Une Nuits*, majorée d'une étude hors de propos sur les mœurs orientales, les techniques amoureuses et les stimulants vénériens. Plus que jamais Burton cherche à provoquer ses compatriotes, à secouer leur pharisaïsme, à semer du poil à gratter sous les jupons trop amidonnés de Sa Gracieuse Majesté. Rançon du camouflet: la critique se déchaîna, vouant l'ouvrage aux égouts.

Que laisse Burton à sa mort ? Des récits de voyages haletants, des poèmes, des carnets, des journaux de bord. Une mémoire d'une richesse inouïe mais entachée du soupçon d'avoir été peut-être un Anglais peu convaincu. Ne se targuait-il pas d'un ancêtre français, un bâtard de Louis XIV ? Burton : un *frog* à sang bleu ! Bâtard qui plus est ! *Damned* !

---

*Le Nouvel Observateur* n° 1397, 15 août 1991.

*Burton, ombre et lumière de l'Orient*, par Jean-François Gournay, Desclée de Brouwer. *Voyages à La Mecque et chez les Mormons*, par R. F. Burton, Pygmalion.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# Smilla, je t'aime

Chez Melville et Conrad il y a la mer, chez Mallarmé l'azur, chez Kobo Abé le sable, chez Balzac la pensée, selon lui le plus dangereux des fluides, où chaque homme apprend à faire un trou dans la solitude. Chez Peter Høeg, l'écrivain danois, la neige hante le monde, blancheur sibylline, milliards de flocons étoilés, firmament tombé du ciel, tribunal de silence où, juge et partie, l'individu ne peut que formuler des aveux impossibles ailleurs, grumeau dans l'univers qui l'absorbera. La neige ? Ça fond, ça meurt, c'est couleur de zéro. C'est ici le fin mot d'un roman fabuleux, tendu vers la toison d'or au pays des glaces dérivantes, et ce fin mot ne demande qu'à s'effacer à son tour. Les bons tueurs ne laissent jamais d'empreintes. Ah ! s'ils connaissaient Smilla.

C'est en Groenlandaise immigrée qu'elle habite Copenhague. Son meilleur ami vient de mourir, Esajas, sept ans. Elle a quarante ans. Si mystérieux sont les rapports des corps humains entre eux, naturellement amenés, surtout dans les pays froids, à se donner du chaud, du nu. « La nuit, au fond de son sommeil, il roulait jusqu'à moi pour se blottir. Une minuscule érection lui montait au contact de ma peau, indécise comme un guignol qui salue. » Elle l'aimait comme elle aime la neige, pur, intact, fragile. Le pauvre, il est tombé d'un toit. C'est dangereux, les enfants. Pour eux-mêmes. L'enfant n'a pas d'autre ennemi. Requiem pour un innocent.

Mais Smilla est un peu gitane, un peu voyante. Elle ne peut regarder le cercueil enneigé du gamin sans que les signes se mettent à fourmiller, sans que le passé dévoile ses malices. Que

fait sur un toit un petit garçon maladivement sujet au vertige ? Il s'apprête à mourir, assassiné. Le roman commence et va bientôt s'élargir aux dimensions d'une époque déjantée qui ne sait plus où planquer ses ogives, ses bactéries, ses gènes manipulés, ses déchets contaminés, ses narcomilliards, ses génocides, comment se goinfrer d'or en bernant les affamés, et par quel bout prendre l'an 2000 sans qu'il tourne à la fin du monde. Esajas est mort pour que ne s'écroule pas la Baliverna, pour que le plus top secret des brise-glace, le *Kronos*, puisse convoier à bon port en soute stérilisée, oxygénée, moins une cargaison vraie qu'un mensonge à peine moins navrant qu'un champignon atomique.

Au fait, Smilla ? Un sacré loustic. Une mère chasseur de narvals en son temps, un père anesthésiste et bourré aux as. Groenlandaise, elle brandit cette appartenance aussi volatile qu'un toponyme shakespearien. Les Groenlandais existent, mais le Groenland ? La glace est-elle un sol ? Une utopie ? Quelles racines accrocher à la banquise ? À l'ultima Thulé ? on la croit d'abord gentille avec son Euclide et son Russel, un tantinet bas-bleu, fille à papa, Bob Morane et vamp, de la soie sur les fesses et du vison par-dessus. Une bonne fille animée des meilleures attentions, attendrie par la neige comme une gourmande en vue d'une meringue à la chantilly. Et voilà qu'elle nous sidère avec une élégie sur les nombres à lui sauter au cou. « Connais-tu l'expression mathématique de la nostalgie ? Les nombres négatifs. La conceptualisation d'un manque. La conscience continue d'évoluer et de s'affiner, et l'enfant découvre les intervalles. Entre les pierres, entre les brins de mousse, entre les nombres. Saistu à quoi cela mène ? Aux fractions. En additionnant les nombres entiers et les fractions, on obtient les nombres rationnels. La conscience ne s'arrête pas en si bon chemin [...]. C'est comme un vaste paysage déployé devant soi dont l'horizon s'éloigne au fur et à mesure que l'on

cherche à s'en rapprocher. C'est le Groenland, c'est ma raison d'être. »

Nous voilà prévenus. Pour complément d'image, autant s'adresser à la police qui cherche tout bonnement à la virer du Danemark. « Smilla Jaspersen. Née le 16 juin 1956... Études supérieures à l'Institut de géographie de l'université de Copenhague. Morphologie glacière, études statistiques et mathématiques fondamentales... Voyage dans l'Ouest du Groenland et à Thulé. Tous vos professeurs disent en gros que si l'on veut savoir quelque chose sur la glace, on s'adressera avec profit à Smilla Jaspersen... » Certes, mais sous l'endroit l'envers : « Il y a aussi les activités politiques. Arrestations répétées lors du siège du ministère de l'Environnement par les Jeunesses groenlandaises. Y a-t-il une seule institution dont vous n'ayez pas été renvoyée, mademoiselle Jaspersen ? – Autant que je sache, je suis toujours inscrite à l'état civil. » Une agitatrice de choc, une sœur de la côte, douée d'un sens inné de l'orientation, capable de marquer les ours blancs, d'endormir les chiens méchants au foie de morue garni de rohypnol. En outre elle est facile à nourrir, avec une préférence avouée pour la graisse de baleine rose, légèrement écumante, mangée à même le plat. Elle n'a peur de rien, surtout pas du danger, surtout depuis la mort d'Esajas.

Elle enquête au bluff. Elle interroge les flics, le médecin-légiste, la mère d'Esajas, une pochetrone au veuvage comme on est sans travail, elle arrache à l'ancienne comptable de la Compagnie danoise de cryolithe, où feu le père d'Esajas était employé, des aveux sur les pratiques douteuses de l'entreprise. C'est au cours d'une descente nocturne au siège de la compagnie qu'elle met la main sur des archives confidentielles se rapportant à des expéditions polaires où plusieurs personnes ont trouvé la mort dans des conditions inexplicables. Sur ce, elle

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

docteur Savigny, l'un des futurs rescapés. Il ne nous fait grâce d'aucun détail. Il nous montre l'océan dans toute son horreur quand il se fait perdition, quand les hommes en sont réduits à s'entredévorer pour lui échapper.

A. BARICCO. – Hormis l'idée du radeau, tout a commencé par la phrase première et leitmotiv du docteur Savigny, phrase que j'ai trouvée en me promenant : « La première chose, c'est mon nom. », phrase à laquelle il se raccroche au bord de la folie. C'est comme dans une page de musique où la clé, « la note bleue », disait Chopin – sol, ut, etc. –, harmonise les divers éléments thématiques. Avec cette phrase de Savigny, le passage du radeau ne pouvait plus se dérober. J'avais la clé.

N. O – Et vous avez écrit le roman dans la foulée.

A. BARICCO. – Pas du tout. Le moment n'était pas venu. Durant plusieurs semaines j'ai marmonné cette phrase qui m'obsédait : « La première chose, c'est mon nom. » Par elle, je savais que la suite viendrait tôt ou tard. Elle était tout en moi, à la virgule près, comme un trésor enfoui qui remonterait de lui-même à la surface. Ce qui a fini par arriver.

N. O – Pour en revenir à l'intrigue générale d'*Océan mer*.

A. BARICCO. – Générale si l'on veut. L'intrigue varie de l'un à l'autre. Chacun des personnages vit la sienne en aparté. Il y a parfois des rencontres. Ils ont tous en commun la pension Almayer. C'est un passage au sens physique et temporel, ils l'empruntent à leurs risques et périls.

N. O – Cette pension, vous l'avez imaginée ?

A. BARICCO. – Oui et non. Je l'ai trouvée plusieurs fois sur mon chemin, et chaque fois je m'étais perdu. Un jour en Bretagne, à la pointe du Raz, par grisaille et grand vent. C'était désert, sauf une petite maison blanche sur la falaise. Une vieille femme louait des chambres et servait du café au lait. Je crois savoir qu'on a fermé ou détruit son auberge depuis. Un autre

jour, au Portugal. Même impression de solitude et d'égarement au bord de la mer. Et soudain le miracle du vivre et du couvert dans une maison isolée. J'y ai dormi. Toute la nuit, le bruit de l'océan m'a tenu dans un demi-sommeil où des rêves s'enchevêtraient. J'étais le premier personnage *d'Océan mer*, celui par qui le livre se ferait un jour.

N. O – L'inconnu de la septième chambre.

A. BARICCO. – Les choses sont-elles jamais si simples en littérature ? L'homme de la septième chambre, celui qui ne sort jamais, se montre en effet quand le livre est fini, pour un public d'enfants qui reçoit de ses mains le secret de la mer: un mot. Quel mot ? On ne sait pas encore. Un jour, ce mot dira tout ensemble la mer, la mort et la vie. Il supplantera toutes les syllabes antérieures à lui. Les enfants le croient, ils repartent rassasiés, la pension n'a plus qu'à s'envoler au ciel, et l'histoire continue en silence, jusqu'à la prochaine fois. J'ai longtemps hésité à l'ouvrir, cette septième chambre. Elle était tellement symbolique, et plus encore avec son numéro sept. Encore aujourd'hui j'ai des doutes.

N. O – Pourquoi ?

A. BARICCO. – La facilité. La porte est fermée, l'auteur l'ouvre avec son passe-partout quand il l'a décidé. Même un sorcier n'a pas les pleins pouvoirs sur une histoire. Se les appropriant, il amoindrit son mystère.

N. O – On ne peut pas dire que vous péchiez par facilité. Vous êtes italien, mais l'Italie n'apparaît pas dans vos livres.

A. BARICCO. – Je suis tenté par un exotisme à la fois universel et bon enfant. Je m'éloigne donc de mon village et des habitudes que l'on m'y prête. Je m'appuie sur un loin pas trop lointain. De là je rebondis le plus loin possible. Dans *Soie*, je m'installais dans les Cévennes, et le personnage se rendait au Japon négociant des cocons de vers à soie. J'aime montrer la

solidarité naturelle du grandiose et du minuscule. De l'instant et de l'éternel. Donner à voir des lieux qui n'existaient pas avant le roman, qui n'existent plus après lui.

*N. O* – Et si l'on voulait qualifier cette manière bien à vous ?

A. BARICCO. – Ah cette manie bien française des étiquettes ! Essayons. Réaliste ou pas, un roman commence par couper court à la réalité extérieure. Il hait le réalisme documentaire. Il engendre une réalité fictive, une vraisemblance à la mesure de nos rêves et de nos excentricités.

*N. O* – Il y a chez vous un système de références déguisées. Les noms propres, on a l'impression de les avoir tous entendus quelque part. La pension Almayer semble évidemment être une allusion à Conrad.

A. BARICCO. – En effet. Comme Bartleboom l'est au Bartleby de Melville. Et Plasson, le peintre, au Plasson musicien de l'orchestre du Capitole, comme Abbeg, le capitaine, au Schumann des variations.

*N. O* – Le roman a-t-il encore un rôle dans notre société qui le prétend hors jeu ?

A. BARICCO. – Plus l'homme avance dans l'histoire, plus il a besoin d'histoires. Plus il trouve, élucide, progresse, plus il lui faut se ressourcer dans le mystère. Le roman est un perpétuel éloge du mystère. C'est tout le sens de l'art depuis les cavernes.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## Mon père, ce héros...

Le Nain Jaune, avant de rien savoir, dit non. Non à la connerie, aux théories bien huilées, à l'évidence, à l'ennui. Non, il ne faut pas « que jeunesse se passe », la jeunesse n'étant pas un mauvais canular à expédier sans trop de casse mais un entraînement quotidien à la folie.

Car la vie du Nain Jaune est un stupéfiant hommage à l'extravagance. Il n'en rate pas une. Au « Beau-Rivage Palace », il ébouillante à moitié Coco Chanel dans sa baignoire : « Le peton droit de Coco se mit à cuire instantanément comme un œuf à la coque. » ; à sa femme, il offre un manteau de fourrure – pur blaireau vierge peigné – ne pesant pas moins de quarante kilos ; à son fils Pascal, il fait suivre un traitement médical révolutionnaire inspiré par EDF : une injection d'électricité dans le fondement, à raison d'une décharge de 50000 volts tous les jours avant le déjeuner. Le soir où Zouzou lui interdit sa porte, il massacre un Boudin, puis, sous les yeux d'une assistance effarée, rejoint Zouzou façon Fantomas en escaladant la façade et le chèvrefeuille.

Enfant chéri du hasard, il semble toujours de mèche avec l'événement. Il ne peut pas descendre à l'hôtel sans qu'on lui attribue la chambre habituellement réservée au général de Gaulle et, comble du prodige, sans découvrir un micro dissimulé dans la chasse d'eau.

Le Nain Jaune est au mieux avec de Gaulle et connaît par cœur le monde entier des stars : Daniel-Rops, Giraudoux, Hélène Morand, « immense du haut de sa petite taille », Paul Morand, dont il confiera les tribulations intestinales à un

médecin fou ; Bertrand de Jouvenel et Raymond Abellio, ses témoins dans une empoignade entre son employeur et lui.

Personnalité intermédiaire entre le Christ et le général Dourakine, le Nain Jaune est un baroudeur. Mais un baroudeur souffreteux, cacochyme, avec ordonnance et tintouin pharmaceutique ; un baroudeur vexé par sa santé de fer « toute rongée de rouille » et n'en prenant son parti qu'au milieu d'un arsenal de bouillottes... Cela dit, condamné à huit jours de lit par un médecin désirant l'obliger, il file en Angleterre accompagné de son inséparable Pascal. Motif du voyage : désobéir et relancer une petite amie dont il faisait les beaux jours quarante ans plus tôt.

Roméo du troisième âge, il se présente avec son fils au domicile de l'Anglaise : « J'aperçus d'abord le volumineux derrière d'un vieux jardinier qui flottait dans une vieille salopette: "*Miss Sarah Greenwood, if you please.*" Le jardinier se redressa: "Jean Jardin, mon vieux Jean." C'était elle, elle marchait vers nous au milieu des détritrus, elle essuyait ses mains sales sur sa chemise à carreaux qui abritait deux souvenirs de seins... »

À chanter ce père insensé, il est probable que Pascal Jardin ait enchanté les faits. Mais ne nous y trompons pas, *La Bête à Bon Dieu* est un grand livre où la vérité s'est mise en frais pour nous éblouir. Le talent du narrateur est celui d'un écrivain qui excelle à piéger, en quelques mots évidents, les vérités essentielles : « La chance comme tous les luxes et comme tous les crédits se paie tôt ou tard très cher. » Ou cet admirable aveu dédié au Nain Jaune : « L'amour que je lui porte est comparable à celui qu'on éprouve pour certaines femmes. On a beau les étreindre à la folie, elles restent toujours belles comme la femme d'un autre... »

---

*Le Nouvel Observateur* n° 815, 21 juin 1980.

*La Bête à Bon Dieu*, par Pascal Jardin, Flammarion.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*Nervous Breakdown La Bête* est le corollaire évident. Clair dans son exposé, le récit reste obscur dans son dessein. Jules Verne l'eût sous-titré *Voyage au centre d'un œil* : celui d'une panthère noire où sont prédits et condensés tous les âges de l'espèce, tous les élans sans voix du mépris à l'égard des hommes.

Ce livre est celui d'un écrivain qui renouvelle aujourd'hui l'exploit d'émerveiller sous l'impulsion des mots les plus banals – ceux que chérissaient Lagerlof, Supervielle, Selander, Calvino et Tardieu: bref, les grands conteurs !

---

*Le Nouvel Observateur* n° 869, 29 juin 1981.

*Contes et légendes de ma vie privée*, par Marie Laforêt, Stock.

# Dans la gueule du Duce

Artificier diabolique, Pierre Bourgeade évoque aujourd'hui cet explosif délicieux qu'on dénomme « érotisme », avec l'imagination pour détonateur.

« Je », ici, n'a vraiment pas l'air d'un autre... Les faits, assurément, sont bien les cartes à jouer d'une partie truquée qu'un homme essaie, par désœuvrement moral, d'engager contre le vieillard qu'il sent naître en lui. Cinquante-cinq ans, il est fatigué d'Adriana, qui l'aime et qu'il n'aime plus: après avoir incarné la beauté, sa maîtresse « incarne seulement cet instant de la vie où l'amour n'est plus qu'un souvenir... ». Pour le chasseur finissant, Christina, fille d'Adriana, est un plus doux gibier. Mais trahit-on vraiment son amante en convoitant la chair de sa chair ?

À ce petit jeu de l'amour et du calcul, la guerre apporte un puissant concours. L'Italie, en 1943, est une plaie à vif; un pandémonium où le Duce a perdu bedaine et superbe. Amorçant un virage astucieux, les Chemises noires s'efforcent de ménager la chèvre fasciste et le chou partisan. La mort fait rage. Comme si de rien n'était, le pauvre mammifère humain reste farci d'instincts que la morale embrase à vouloir régenter. Pas un mot, pas un désir, pas un clin d'œil un tant soit peu libre devant les fureurs de l'Histoire. Et Christina ne peut déguster sensuellement son *gelato* trois boules au café Volpi, ni le narrateur en profiter pour la déniaiser d'un doigt expert sous la table, que Mussolini, Hitler et les hideux ténors du naufrage européen ne soient bizarrement impliqués dans ces travaux d'érotisme privé. Car la guerre est un lugubre aphrodisiaque,

assez puissant pour exhorter les sens aux plus scabreux manèges.

On l'a deviné, le narrateur va filer avec Christina le mauvais coton d'un amour sans amour. Pour elle, il s'agit de vivre fort, on dirait aujourd'hui « s'éclater », tandis qu'il en est temps; pour lui, de narguer la mort par un dernier amour qui lui rend sa jeunesse.

Le roman s'achève insensiblement; l'eau du lac d'Orta se referme en douceur sur la cohue des événements que Bourgeade fait affleurer jusqu'à nous. « Sans chercher à expliquer les actes, à en ravaler ou à en exalter les effets », juste pour nous montrer par un beau livre d'histoire et d'amour qu'il n'y a jamais grand-chose de nouveau sous le soleil: qu'on s'entre-tue cavalièrement cependant que des messieurs d'un certain âge ont un penchant pour les très jeunes filles...

---

*Le Nouvel Observateur* n° 888, 14 novembre 1981. *Le Lac d'Orta*, par Pierre Bourgeade, Belfond.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

déboussolée (ça se comprend !), on n'est alors qu'à la moitié du livre et l'autre moitié se passe en regrets éternels, désolations tardives, initiatisme fumeux : ai-je bien fait d'aimer un salaud ? Était-ce un vrai salaud ? Un vrai homosexuel ? Qu'est-ce que l'amour ? Dommage, car Anne Michel sait à l'évidence accorder situations et « climats ».

Avec *Emma Bovary est dans votre jardin*, de Mariette Condroyer, la littérature est vibration, rémanence et cauchemar. Emma Bovary, comme chacun sait, pousse dans les jardins, le vôtre en général. De même qu'un jeune homme inexistant (Calvino l'a déjà montré) peut fort bien s'amuser à désunir un vrai couple... en s'incarnant un jour de façon diabolique. Impossible ? L'auteur relève le défi. Celui d'éluder tout bon sens au profit d'une fable mi-chair mi-chimère où l'envers du miroir se mélange à l'endroit; où des personnages éminemment littéraires, et donc sans existence biologique, ont tendance à déserrer leur état non civil pour croiser le destin des vivants. Entre fait divers et féerie, c'est un va-et-vient d'effets optiques, d'illusions pirandelliennes avec des centaures et des griffons qui s'appellent en toute simplicité Lord Jim, Charlotte Rittenmeyer ou Mrs. Dalloway. Un roman très noir qui est aussi le roman d'amour de l'imagination.

---

*Le Nouvel Observateur* n° 1040, 12 octobre 1984.

*Les Chevaux pendus aux arbres*, par Armand Lerco, Grasset.

*Exercice d'amour*, par Anne Michel, Calmann-Lévy.

*Emma Bovary est dans votre jardin*, par Mariette Condroyer, Calmann-Lévy.

# Amours sybillines

La rentrée littéraire des « parrains » – B.H.L. ou Poirot-Delpech – dessert les auteurs moins chéris des médias, donc moins en vue, quand bien même leurs ouvrages méritent le détour. Dan Franck n'est pas un bleu, tant s'en faut. Il signe aujourd'hui son troisième roman. Qu'il ait mis deux ans à le boucler n'est pas étranger à sa réussite, les gestations précipitées se traduisant en général par des bébés cacochymes et des romans allègrement superflus. *La Dame du soir* offre ces qualités romanesques aujourd'hui raréfiées par les modes : du mystère, du romantisme, une belle histoire au dénouement tragique – il faut bien consommer les destins. Qui n'a pas rêvé, de passage dans un bourg perdu, d'une passion avec un être à demi légendaire, s'incarnant juste pour nos beaux yeux, sans déranger nos amours parallèles ? Le narrateur est ici trop pervers pour se contenter d'une pareille liaison, la dame du soir trop mourante pour avoir le temps matériel de s'y prêter. Lui, quadragénaire en crise, se repose au Carla-Bayle, un village à la dérive en pleine campagne ; elle, olympienne, magicienne et sœur de la Sibylle, vit dans un manoir en contre-haut, dont elle ne descend que pour incarner la beauté du diable et ravir ses amants d'un soir à leurs engagements conjugaux. Dans une auto noire évoquant une gondole funéraire, la dame est pilotée par un chauffeur ayant vraiment le physique de l'emploi : celui d'un passeur d'Acheron diplômé. On s'en doute, le narrateur va désirer la dame, et l'obtenir, après une croisière en limousine au pays de l'agonie.

---

*Le Nouvel Observateur* n° 1049, 14 décembre 1984.  
*La Dame du soir*, par Dan Franck, Mercure de France.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

---

*Le Nouvel Observateur* n° 1494, 24 juin 1993. *Dickens*, par Peter Ackroyd, Stock.

# Une vie, mode d'emploi

Aborder l'ouvrage de Michèle Gazier – dont le titre charmeur pivote à la manière du culbuto toujours dans son assiette –, c'est prendre part à cette alchimie : la parole arrachant sa légende au temps perdu, celui d'une vie qui ne prévoit jamais de redoubler dans une écriture, et de s'y cristalliser proverbe et roman. Qu'en pense le culbuto, qu'en pense la vie ?

L'héroïne s'appelle Zita. Une jeunesse de quatre-vingt-cinq ans, de celles qu'on demande encore en mariage à l'heure où le dernier sablier touche à sa fin. Elle habite Alès, le Sud. Petite ville : commérages assurés. Ils se déchaînent le jour où Zita se fait prendre la main dans le sac chez l'épicier, barbotant des fruits. La honte, Zita s'en fiche. De la conscience elle sait quoi penser – la sienne, celle des autres et celle d'un marchand qui papouille en douce les fillettes écarlates : à chacun ses péchés.

La mémoire vaut bien une orange volée. Les racontars, plus ou moins épistolaires, font renaître l'histoire de Zita, femme sans histoire venue d'Espagne à la mort de son père, en 1919.

Autrefois elle avait une histoire. Gamine elle n'était qu'histoires et coups du sort. La guerre ? Elle en a vécu plusieurs, de tous les côtés, l'Espagne, la France, soi-même et les autres, devenue sur le tard cette femme sereine et secrète, atrocement lucide quant aux choses de la vie. Elle prend la plume et, sans justifier ce qui n'a pas à l'être devant le tribunal des pipelettes, elle se souvient par écrit d'une époque où chaque instant futur la menaçait. Les témoignages se succèdent. Marie-France, la belle-sœur un brin jalouse; Maria, l'enfant du hasard; le chauffeur du bus de San Coloma qui se rappelle une *signora*

Zita, belle à mourir et cependant fiancée d'un bossu: « Deux fois par semaine elle passait la frontière. Elle apportait du tabac, des vivres, des couvertures aux républicains. On raconte qu'elle a même passé une nuit entière à répondre aux questions des policiers qui avaient saisi sur elle de grosses sommes d'argent. » Mme Khan aussi, l'ancienne ouvrière à l'usine de confection, s'en souvient: « Je n'ai jamais rencontré une femme plus extraordinaire. » Et pour cause : durant l'Occupation, Zita cachait ses deux enfants, Myriam et David, qu'elle faisait passer pour ses neveux.

Ces divers témoignages ne font pas surgir la vérité canonique de Zita mais le portrait contrasté d'une femme fidèle à des gestes anciens, les plus sûrs garants des valeurs morales et de la dignité, même égarés en douce au milieu des fruits. La vérité gît ailleurs. Le sage oriental sait bien que, simple et parfaite, elle ne demande pas à être formulée.

Ce n'est pas grand-chose, une vie, quand on ne s'en souvient plus. Mais quand les voix du passé remontent et se mêlent, tissant l'utopie d'une époque en poussière, le théâtre se fait vertige et le temps bascule dans les mots, là où la frontière entre l'éternel et l'instant ne dépend que du fil de la plume. Car le talent de Michèle Gazier, outre la beauté d'un roman conté sans l'ombre d'un artifice, c'est de faire éprouver la force autocréative du souvenir sur l'événement qu'il transmet. Pas de chronologie trop bien huilée, pas de calendrier à feuilleter. La mémoire ignore de tels arrangements et la concordance des temps n'est qu'un leurre à l'usage des écoliers naïfs. Simplicité, maîtrise, euphorie, nostalgie sont les maîtres mots de ce premier roman.

---

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# Notre-Dame du sleeping-car

« Dieu ne pouvant me donner ce qui me rendrait la vie possible s'en tire en me tuant. » Et, joignant la preuve à la parole, Marie Bashkirtseff meurt quelques jours plus tard.

« Moussia » est d'origine russe. Elle a dix ans quand elle arrive en France, en 1869. Fille de gros propriétaires fonciers, elle est élevée dans le coton d'une excellente éducation bourgeoise avec précepteurs, aumônier, régates et tir au pigeon. Mais ses jours sont comptés, l'avenir n'est pas son affaire et, terrifiée à l'idée de la mort, Marie va s'adonner au destin sur-le-champ. Après avoir taquiné la danse, elle entreprend des études de peinture et se fixe pour but la gloire. À douze ans, « voulant rester sur la terre par quelque moyen que ce soit », elle met en chantier le journal sans fin qu'elle bâtit jusqu'à sa mort: dix mille feuillets consignant les illusions d'une adolescente enragée d'absolu.

Marie voit d'abord la vie comme une pâtisserie dont les friandises ont pour noms « luxe, calme et volupté ». À cette illusion mielleuse et beurrée l'enfant conformera d'instinct ses élans religieux. Dans son paradis où s'ébattaient les angelots, Dieu ne pouvait qu'être un papa-gâteau confit en émotion devant la marmaille humaine. Il approuvait le mysticisme bourgeois qui permet de croire en lui sans renoncer aux privilèges du rang – et par exemple à Chocolat, le nègre nain au service de Marie.

Minée par la tuberculose et la folie des grandeurs, Marie Bashkirtseff aspire au génie. « Qui suis-je ? Rien ! Qui voudrais-je être ? Tout ! » Tel est son slogan théâtral dont elle a subtilisé la forme à Sieyès. Fidèle à sa définition, Marie ne

souffre pas les bâtons dans les roues. Lui refuse-t-on un manoir afin d'installer décemment sa capricieuse autonomie, elle prend la mouche et riposte par un sauna moins norvégien qu'infernal. Un soir d'hiver, après un bain brûlant, Marie part se promener nue, scandalisant l'opinion. La mort ne lui fera pas crédit. Le 31 octobre 1884, non sans avoir soigneusement rédigé son testament, s'éteignait celle qui préférait ses chimères à la vie et se vantait de « rêver plus grand que nature ». Elle n'avait pas vingt-cinq ans et prétendait vivre « aussi longtemps que n'importe quel concierge ».

Le féminisme naissant passionnera Marie Bashkirtseff. À vingt ans, elle excelle à lyncher la misogynie dans *La Citoyenne*, une gazette androphage où la gent masculine est l'éternel plat du jour. Mais souvent femme varie. Et, retournant sa veste inopinément, l'imprévisible Marie passe un beau jour à l'ennemi. Motif du revirement : elle caresse à présent l'ambition d'un grand mariage avec un homme « supérieur à elle en tout », un seigneur « aux pieds de qui passer sa vie couchée comme un chien fidèle et obéissant ».

On a beaucoup fabulé sur les amours de Marie Bashkirtseff, amours malheureuses, amours imaginaires, invariablement sujettes à la « cristallisation ». Elle aime Gambetta pour sa magnifique élocution. Elle s'éprend du député Paul de Cassagnac, un cœur d'artichaut. Elle s'amourache de Maupassant qu'elle n'a jamais vu. Revenu de toutes les passions, délabré par la folie, l'auteur du *Horla* se prêtera quelque temps à l'idylle épistolaire où Marie veut l'entraîner et puis il l'éconduit brutalement – méprisant cet amour dicté par la peur de « mourir absolument pure de cœur, d'esprit et de corps ».

Le journal de Marie Bashkirtseff ne s'est pas défraîchi. Délire et désespoir colonisés par des mots qui s'efforcent à

l'humour, il convoie toujours « la grande illusion » dont Marie, dans sa course à l'idéal, nimbait les choses de la vie. Il exalte « l'absolue, la stricte vérité » d'une enfant que Barrès avait surnommée « la Notre-Dame du sleeping-car ». À le lire aujourd'hui, on croit visiter quelque palais désert hanté par les signes d'un retour imminent.

---

*Le Nouvel Observateur* n°858, 18 avril 1981.  
*Journal de Marie Bashkirsteff* Mazrine.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Rezvani excelle à faire entrevoir les clairs-très-obscur de certains épisodes à califourchon sur deux époques. Il tord le cou des préjugés concernant la mort du lyrisme et de son labadens le roman. Il se veut l'huissier des lieux et des âmes, et le lecteur lui emboîte volontiers le pas.

---

*Le Nouvel Observateur* n° 975, 14 octobre 1983.  
*La Loi humaine*, par Reznavi, Seuil

# Shakespeare sicilien

« Shakespeare sicilien »

Enceinte d'un dieu qui ne l'épouse jamais, l'Humanité veut sauver sa peau – ne pas naître en vain, ne pas mourir en vain. D'une crédulité fatidique, elle ajoute foi aux *Mensonges de la nuit*.

Qui est Gesualdo Bufalino, l'auteur du roman ? Un flamboyant sceptique affamé de certitudes, un Sicilien traducteur de Baudelaire et de Victor Hugo, lecteur de proie, mystique désabusé, l'un de ces humanistes amoureux du péché parce que la faute est l'essence même de la divinité, la monnaie du rachat. S'ensuivent deux passions jumelles : « la rage heureuse d'être vivant » et la Littérature, le grand Livre des fables à travers les âges, inépuisable carnaval d'impostures et d'espoir, où chacun selon son génie peut faire tinter ses clochettes. Bufalino se laisse dominer tantôt par la foi, tantôt par l'intuition tragique du néant. *Le Semeur de peste*, son premier livre, est un hymne à l'incertitude, une apologie du mirage existentiel, où, tous ensemble, nous gigotons en espérant Godot. Bonheurs oubliés, guerres oubliées, agitations vaines, faux-semblants, frénésie parolière et délire des sens – tout est solitude et putréfaction, tout se désunit dans la mort que nul à ce jour ne s'est mêlé d'ébruiter. La réalité ne serait qu'une bulle irisée par la Connaissance; seuls sont durables les mots où se concentre parfois le sel épars du génie.

*Les Mensonges de la nuit* sont d'une encre moins sombre. Le roman s'apparente à la fantaisie métaphysique, au drame policier par la rigueur du scénario, au cinéma par l'exactitude optique des tableaux, au théâtre par la supercherie du décor,

parfois même à la messe. On trouve ici toutes les illusions du carton-pâte, la pénombre violacée d'un opéra de quat'sous; l'opulence instrumentale d'un Verdi tour à tour diable et martyr, adorateur du vide ou mécréant ; la diluvienne inspiration d'un Aristophane ou d'un Shakespeare essayant de meubler par l'incantation le silence des dieux. Comme toujours chez Bufalino, l'au-delà sans visage, impossible à figurer, hante les personnages : « Auparavant la mort faisait à leurs yeux figure de brève péripétie pour acteurs, étant entendu qu'une fois terminées les ovations et les salutations, chacun retrouverait sa place derrière les décors et redeviendrait soi-même. Tandis qu'ils découvrent maintenant, de but en blanc, qu'ils ne seront plus jamais eux-mêmes, qu'ils ne seront plus rien, et ils palpent dans leur esprit l'épaisseur d'obscurité qui, peu à peu, avance... Mais que dis-je obscurité? L'obscurité est une cécité où l'on peut de ses doigts aveugles serrer d'autres doigts tout aussi aveugles, et néanmoins cheminer côte à côte, solidaires dans le souvenir et le regret de la lumière... Alors que la mort n'est ni obscurité ni lumière, mais seulement mémoire abolie, césure, absence totale, incinération sans déchets, où tout ce qui a été, non seulement n'est et ne sera plus, mais est comme s'il n'avait jamais été... »

Le roman se déroule en Italie, vers la Renaissance, un Risorgimento plus ou moins stylisé, dans une île pénitentiaire. Quatre condamnés à mort passent leur dernier soir. Consalvo de Ritis, le gouverneur de la prison, leur propose un marché : la trahison contre la liberté... Qui se cache derrière « le père éternel », leur chef, ce calotin sanguinaire assez fou pour s'identifier à Dieu ? Que l'un d'entre eux, à l'insu des autres, glisse le vrai nom dans la boîte en bois placée sur la table, et leur grâce est acquise : « Il n'est pas question de choisir entre mort ou infamie, soutient le gouverneur avec des mots empruntés à Joseph de Maistre, mais entre deux sortes d'infamie, l'une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# Ether de famille

La vie, grosso modo, c'est toujours pareil. La guerre et la paix, les riches et les pauvres, les croyants et les non, les enfants, les parents, l'hospice. Vingt-quatre heures plus tard la planète a fait le tour, et rien n'a changé. Des vivants et des morts, un peu plus un peu moins. Laura n'est donc pas une exception. Fille unique, parents divorcés – mère indigne et père dans la nature –, on connaît la chanson.

Laura la connaît, mais elle a le spleen. Le ciel du Nord est bas, la bicoque immense, le temps passe, oui, temps perdu. À douze ans, la solitude est son lot, son corps, une zone érogène à la merci du premier hasard. Elle découvre un flacon d'éther dans la salle de bains ? Aïe ! L'oncle Xavier revient toujours d'Amérique ? D'ici qu'il viole sa nièce ! Elle cherche des mots pour signifier qu'elle est là, qu'elle se noie ? L'éther lui souffle des vérités que le porte-plume n'écrit pas ; en classe elle rend des copies vierges, elle inspire la méfiance. À la maison sa mère lui veut du mal. « Si je t'avais pas, tu m'entends... si j'étais pas coincée avec ta tête de caboche... hein, tu lui ressembles... et à sa mère, par-dessus le marché... et qu'est-ce que tu vas te plaindre à Xavier... qu'est-ce que t'as à me débiter... avoue-le ton cinéma.... »

Sans famille encore et toujours, ah ! les romanciers. Oui mais quand le style y est, la littérature accourt. « Les chants désespérés sont... », etc. Bénédicte Puppink, l'auteur, a cette corde vocale à part – le murmure inspiré –, secret du violon d'automne et des sanglots longs. Dès les premiers mots d'*Éther* on s'attache à Laura, ce double non pareil, cette enfant qui

cherche à grandir en dépit des siens. On la jette un soir à la rue : un chien la mord; on lui offre un amour de chemisier rose au grand magasin : à la dernière seconde on l'accuse de l'avoir volé ; on l'éveille à l'amour, puis on la rembarre en public, on ne la connaît plus. On lui dit qu'elle est belle, on lui dit qu'elle est moche, elle compte pour du beurre, et souffrir lui va comme un gant. Laura n'en veut pas moins être aimée, chaque jour plus paumée, plus accro d'une évasion qui ressemble à la mort: l'éther. « Le réverbère s'allumait, dessinant son cône de lumière où scintillaient les gouttes de pluie, le filet d'eau gelée brillait dans le caniveau, les Maures fermaient leurs portails, baissaient leurs persiennes, la lumière orangée filtrait à travers les rideaux de la chambre de Lisa, les néons éclairaient les pavés, ouvrant le bal des ombres prisonnières, indissociable de son geste pour inhaler de longues bouffées d'éther en retenant le plus longtemps possible les vapeurs au fond des poumons... »

La violence est hors les murs, elle est guerre, effraction, mais parfois elle vit sous le toit familial, indécélable pour autrui, charmeuse à l'occasion. Jour après jour une mère nourrit sa fille et la détruit incognito. N'est-ce pas elle qui remplit le flacon d'éther ? Qui se venge sur Laura d'un destin loupé ? Ce terrible roman nous dit: prudence avec les enfants. Ne laissons pas leur envie d'exister. Ne les chassons pas.

---

*Nouvel Observateur Hebdo*, 27 novembre 1997.

*Ether*, par Bénédicte Puppink, seuil.

# La reine des culs-de-jatte

Si Marie Darrieussecq a rendu célèbre une femme-truie, il se pourrait bien qu'à son tour Vanessa Zocchetti donne sa chance à Casimira, l'irrésistible teigne estropiée, créature démoniaque ou divine, au choix. Nympho, midinette, bas-bleu, faiseuse d'anges aux ailes rognées, elle n'en est pas moins la cheftaine hystérique de quelques surhommes à son image: sans pieds ni jambes. On se déplace en bande et planche à roulettes ; à la force des moignons on découvre un paysage bucolique où les saisons vont leur train-train : « L'automne posa son aile rouquine sur la campagne. » Pas le temps de flâner. N'est-on pas les chirurgiens élus de la sublime Casimira, descendus sur terre arranger le portrait des fiers-à-bras et des fiers-à-jambes, et porter les néo-rampants au pouvoir ? La nouvelle Sparte. Une race de vainqueurs. Les maîtres nabots du monde. Hé oui ! c'est loufoque, et bizarrement familier. C'est tragique et l'on rit. C'est joyeux, convivial, et le cœur se serre.

Le Christ s'est arrêté à Eboli, tout aussi modestement Casimira choisit le village de Chola comme théâtre d'opérations. C'est la fête à neu-neu, la jambe en l'air des majorettes appelle un bon coup de scie derrière les buissons. La presse du coin s'en mêle et l'envoyé spécial débarque avec son calepin : « Ce qui titilla ses narines le fit frémir. Il baignait dans le parfum de la mort. » Sitôt frais émoulu du billard, il s'amourache de Casimira dont il entreprend l'hagiographie. La madone du bistouri séduit aussi les purs, les faiblards, les époux désenchantés, les tombeurs repentis – les estropiés du cœur –, et quand ils ne viennent pas en toute allégeance : guet-apens, bacchanale. En

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*Le Jardin de ciment* est un roman qu'on serait tenté de ranger à mi-parcours entre *La Métamorphose* et *L'Attrape-cœur*. Il raconte une histoire vraie qui n'est probablement jamais arrivée, mais se déroule un peu tous les jours dans la nuit des familles.

Auteur anglais né en 1948, Ian Mac Ewan a plusieurs recueils de nouvelles à son actif et un film. *Le Jardin de ciment*, son premier roman, clôt une série d'essais sur l'univers enfantin. Bien que tramé d'éclats autobiographiques, il s'agit d'un ouvrage en réaction contre l'autobiographie systématique et déguisée : « Surtout pas un témoignage personnel !... », proteste Mac Ewan. D'autre part, conscient de l'inévitable commerce entre la réminiscence et la fable, il ne nie pas que le portrait impitoyable de Tom soit le sien : « Pâle, avec des oreilles un peu décollées, il arborait un sourire idiot et des cheveux noirs avec une frange drue qui poussait tout de travers sur le front. » L'action du roman se déroulant chez les zonards, le ciment joue un personnage essentiel : il est la végétation morte des faubourgs industriels où Mac Ewan a grandi ; le chiendent blafard des cités-dortoirs qu'on désherbe à coups de pilon dans les banlieues désolées. Voltaire n'avait pas prévu ça – qu'un jour il faudrait cultiver son jardin au marteau-piqueur.

---

*Le Nouvel Observateur* n° 822, 9 août 1980.

*Le Jardin de ciment*, par Ian Mac Ewan, Seuil.

# Les grands chevaux

Ce n'est pas un roman, c'est une engueulade: un western au pays des iconoclastes.

Charles Le Quintrec, écrivain breton rebelle au prosélytisme nasillard des binious, à tous les hochets d'un celtisme folklorisé, n'oublie pas ses devoirs d'incantation envers le langage. Sulfureux et cramoisi, son livre est beau comme un cyclone.

C'est un savon que Le Quintrec passe aujourd'hui à ses contemporains – via lui-même. Tour à tour émollient et corrosif, Palmolive et Ajax ammoniacqué, il dissout le tartre des préjugés en vigueur. Tout le monde en prend pour son grade. Et d'abord, en apéritif, les roitelets pontifiants du parisianisme hyperintellectuel – cent pour cent matière grise – préposés au renouvellement des snobismes : « Pour qu'un livre ait du succès, vocifère Le Quintrec, il est recommandé de l'écrire au bain ou en prison. » Faut-il voir ici la confession d'un remords ? Celui de n'avoir pas pris pension à la Santé?

Le Quintrec pointe son collimateur sur les poètes actuels, une racaille nocive et prétentieuse. Des fantoches occupés à se reluquer dans les miroirs déformants d'une postérité dont les verdicts sont pour le moins inattendus. « Bernard Pivot ne les invite jamais à “Apostrophes”... ils font jusqu'à la dérision dans le laborieux mot à mot. » La poésie n'est plus sœur de l'ivresse et les mots restent muets. Ils ont trop fait le tapin d'inspirations siccatives, frelatées par l'ironie. Sur le vide papier mallarméen la blancheur se la coule douce et ne contient plus l'assaut des Muses en chaleur.

Bien sûr, on peut accuser Le Quintrec d'œuvrer à plaisir dans dramatisation prophétique. C'est mal le connaître. Ce râleur n'est pas un mauvais coucheur, et s'il enfourche ses grands chevaux, c'est pour une équipée grandiose à travers les idées et les mots.

*Des matins dans les ronces* est un livre nécessaire et brutal ; un cri dédié à l'absurdité du monde, en pleine expansion depuis que le progrès, sous des avatars enjôleurs, nous emmène à l'abattoir. Un essai sur la destinée qui fait corps avec un Dieu fantomatique. À moins que Dieu ne soit l'alibi du néant.

---

*Le Nouvel Observateur* n° 825, 30 août 1980.

*Des matins dans les ronces*, par Charles Le Quintrec, Albin Michel.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# La cuisine du chef

L'Albanie n'est pas un pays seul mais un pays « séparé » ; drapé dans un stalinisme érémitique et réfractaire à toute évolution des idées sous l'influence américaine, soviétique, yougoslave ou chinoise. Mythe incarné d'un communisme « maison », premier secrétaire du Parti, Enver Hoxha veille au grain du schisme éventuel qui reviendrait à suspecter la légitimité des idéaux visés.

La liberté d'expression est nationalisée, étatisée, préposée au service des enjeux nationaux. C'est en leur nom qu'Ismaïl Kadaré, romancier-député albanais, ne s'est pas présenté à « Apostrophes » en avril 1981, l'Américain William Styron, d'obédience impérialiste, étant lui aussi invité. Que cette année l'auteur du *Grand Hiver* se soit offert le luxe d'un nouveau faux bond n'aurait, selon l'ambassade albanaise, aucune signification politique : Ismaïl Kadaré serait tout bonnement retenu par le plénum de la Ligue des écrivains et des artistes d'Albanie.

Ses deux derniers romans, Kadaré les a traités en professionnel du regard, menant son lecteur par les yeux, préférant les images aux idées, la voyance à l'explication. Pas l'ombre d'un argument, mais une féerie proverbiale exaltant la constante invasion du réel par la magie.

Moelleux, douillet comme un film, *Le Pont aux trois arches* est une histoire vraie ressuscitant l'âge d'or des superstitions médiévales au fin fond d'une bourgade albanaise où la menace ottomane a pris force de tradition. Un observateur: le moine Gjon; il raconte, il épie. Une population craintive en proie aux fantômes colportés par marchands et rhapsodes. Deux clans

rivaux : pontonniers et bateliers. Les premiers ont entrepris sur un cours d'eau plus ou moins hanté la construction d'un pont que les seconds sabotent la nuit, mettant leurs déprédations sur le compte des mauvais génies fluviaux. Nul ne doute plus bientôt que les faiseurs de pont, ces envoyés de Satan, se soient mis les divinités aquatiques à dos. Et quand bien même, objectent les accusés, ne suffit-il pas d'amadouer ces dames par quelque sacrifice humain, comme dans la légende de l'emmurée vive ? De sorte que le pilier central du pont devient peu après la tombe à ciel ouvert de Murrash Zenebish, en qui les pontonniers ont reconnu leur saboteur...

Mais, panachant habilement science et croyance en un courtbouillon romanesque aromatisé par le fatum, Kadaré ne moralise à aucun prix ni ne joue les serruriers crochetant l'insoluble en un tournemain. Ce communiste rationalise moins qu'il n'épaissit les mystères au mépris d'un dénouement classique.

*Avril brisé* est de la même encre épique. C'est, en plein XX<sup>e</sup> siècle, le roman d'un certain fatalisme rural codé par le droit coutumier, le kanun, proclamant la primauté des lois du sang sur le libre choix. Le plateau de la Mort porte un nom prédestiné. Tuer n'y est pas un meurtre mais un devoir sacré imposant à quiconque de venger le déshonneur par la mort, l'hospitalité bafouée par la mort, la mort par la mort – sans que jamais ne soit soldée la vendetta. Comme toujours chez Kadaré, un observateur : Bessian Vorpsi, chroniqueur salonnard, dont la lune de miel sur le plateau de la Mort va connaître une éclipse fatale.

Lyrisme frugal, adjectifs courants, le style se réduit à la portion congrue. Pour éclairer la magie funèbre des mythes albanais, Kadaré fuit la phrase ouvragée, le looping grammatical,

les afféteries, tout à ses intentions sous-entendues: montrer qu'en Albanie fantasmé, épopée, surnaturel contaminent les faits avec la vélocité d'un virus.

---

*Le Nouvel Observateur* n° 913, 8 mai 1982.

*Le Pont aux trois arches. Avril brisé*, par Ismaïl Kadaré, traduit de l'albanais par Jusuf Vrioni, Fayard.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tuant son mari. Jeanne est-elle coupable ? Mis au pied du mur, tels la présidente et les jurés convoqués au procès, le lecteur se surprend à murmurer: non. La seule à refuser sa grâce au nom même de l'amour, c'est Jeanne. Et le titre du roman prend alors son élan.

*Attends-moi* contient un avertissement narquois et précieux. D'une femme amoureuse, on peut s'attendre à tout. Tenez-vous-le pour dit, messieurs les beaux parleurs, si volontiers oublieux d'une vérité simple en sommeil sous les trémolos : la femme aime à la vie à la mort... compris ?

---

*Le Nouvel Observateur* n° 1494, 24 juin 1993.  
*Attends-moi*, par Françoise Xenakis, Grasset.

# Dèche et poussière

Le Chaco, c'est la plaine au Paraguay, le néant. La transchaco, c'est la piste à travers le néant, la voie maudite qui ramène au Paraguay les chercheurs de toisons d'or, tous plus ou moins en cavale et déjà damnés, tous en délicatesse avec une ancienne vie : Japonais, Allemands, Américains, Français, venant s'établir avec leurs troupeaux au bord de la piste, employant une clique de *muchachos*, copinant et se jalousant à qui mieux mieux. Ils ont plaqué civilisation, fusées, bagnoles et télévisions, ils ont cru débarquer leurs souvenirs ? Ils continuent d'en rêver au gré du poste à galène ou de la *Ultima Hora*, la gazette locale. Quant au kilomètre 51, c'est l'estancia des Etchegarray sur la transchaco, c'est une famille ulcérée, rongée par le désir d'en finir, c'est la voix blessée d'Ida, la mère, vieille toupie, vieille mémoire au bout du rouleau, confession d'un destin loupé qui se veut gravé, se veut tracé malgré la poussière.

Tout peut arriver au kilomètre 51, quand on s'appelle Etchegarray, tout arrive à l'unisson du plus mortel ennui, la folie comme la vengeance. Un jour Ida retrouve, suspendue par les poignets à la corde à linge, la guenon Marcelina, l'animal fétiche de l'estancia. « Sa tête penche sur son épaule, de sorte qu'elle semble regarder son ventre ouvert. Les intestins ont coulé jusque par terre. » À l'évidence on cherche à l'effrayer, on la menace, mais qui ? Son mari, l'homme des illusions à vau-l'eau, n'est plus qu'une ombre silencieuse, et son fils une brute avinée, lancinée par le besoin pressant des soudards : un dernier verre, une dernière femme. Boire un coup, le tirer. À cette quête morbide il sacrifie l'amour de sa mère, l'avenir du clan,

parcourant la plaine à cheval, hidalgo des bordels et des nymphomanes.

Dieu sait qu'elle y croyait à la bonne aventure, Ida, onze ans plus tôt, quand arrivés d'Europe ils ont acheté leurs premières vaches et de leurs mains dressé la baraque au bord de la piste.

Aujourd'hui c'est dèche et poussière. Ils essaient en vain de fourguer les bêtes qu'ils n'arrivent même pas à nourrir. « Les austères anabaptistes de Chaco élèvent des spécimens opulents qui s'arrachent dans les ferias. Auprès d'eux nos bêtes font pitié, œil cafardeux, côtes saillantes. » Ida ne vaut guère mieux. Solitaire, elle ne songe plus qu'à chasser hors d'elle-même cette voix qui fait d'elle une sorcière et la folle de la plaine. La nuit, elle branche la radio tel un capitaine en détresse, elle hurle à la mort. « Mission Santa Rosa, Doqueron, Fuerte Olimpo, Alto Paraguay, Puesto Tabacare, Estancia Cadena Cue, Dueva Ansoncion, Campo Grande, Alto Parana, mes voyages dans la nuit de la plaine à bord de ma radio ardente. » À l'appel de la plaine, un soir, Ida, mutilée, rejetée par tous, finira par ne plus résister.

Bien mince aujourd'hui peut sembler à l'écrivain la chance d'ajouter du solide à la montagne élevée par les géants français, russes, irlandais, américains, des cent ou deux cents dernières années. Pareille chance ne vient-elle pas de sourire au romancier Marc Trillard ? Dans *Eldorado 51*, il ne prétend caser ni théorie, ni message, ni tremblement lyrique inouï. Mais donnant à voir le simple cheminement d'une âme, la nôtre incarnée par Ida, il fait ressentir la longueur du temps, la vanité des vanités, et comment le soi se meurt, et comment l'éternel humain dérive à travers toutes les peaux, sous tous les ciels. L'homme ? une créature aux yeux bandés, vouée quand même à donner un sens à la comédie. À suivre la transchaco jusqu'au bout, paradis ou néant.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*Une légion d'anges* a pris rang dans la lignée des romans essentiels. Outre son élan personnel, Millecam semble avoir bénéficié d'une inspiration que d'autres auteurs lui ont déléguée. Sciascia n'est pas loin, non plus que Donoso et Garcia Marquez dont l'intonation cuivrée, martelée, après avoir été gauchie par Tolstoï et Andric, va s'enraciner dans la voix des prophètes.

Sous des dehors moins abrupts, *Au pays de mes racines* est une célébration du souvenir algérien. En contrechamp, c'est un plaidoyer féministe où l'hommage au terroir s'accroît d'un hommage à « la race des femmes » en voie d'émancipation définitive, et déniait d'ores et déjà la suprématie du pénis : « Manquer de pénis, c'est une idée d'homme, pas une idée de femme : qu'en ferions-nous ? » Voilà un avis pour le moins pénétrant ! En quittant l'Algérie, Marie Cardinal avait été bien avisée de laisser « la clé sur la porte ». Elle est revenue des années plus tard. « Nécessité d'y retourner », écritelle simplement, de revenir à ces lieux dont les noms tintaient comme des angélus : Timimoun, Sétif, Mostaganem et Blida.

*Au pays de mes racines* – un beau titre qui fraternise avec *Le Cahier d'un retour au pays natal* ou *Le Pèlerinage aux sources* – est la confidence amoureuse d'une femme à une autre, épouse et génitrice : l'Algérie, Marie Cardinal est « fille d'Algérie » comme la poésie selon les Grecs était « fille de mémoire ». Ce climat filial expliquerait la progression du récit que vient clore un chapitre écrit par Bénédicte Ronfard, fille de l'auteur, et qui salue sa mère comme un pays natal.

De Michel Rachline, *Courrier d'Algérie* est d'une autre étoffe. Le titre annonce la couleur. Sous forme de lettres aux siens, ce sont les illusions perdues, rapiécées, reperdues d'un « Algérie française », un appelé qui se croyait de taille à évangéliser les « bougnoules » en 1955. Vision d'Epinal:

l'Algérie était une jeune fille au pair que la France avait fini par adopter, lui donnant gîte et couvert, sans compter un nom prestigieux et tous les privilèges attenants – alors pas de chantage à l'émancipation ! Puis c'est l'escalade, et la guerre va éclater pour de bon. Sans grosse Bertha ni front bien défini, mais la mort n'était pas bégueule et faisait ses razzias dans les deux camps. Rachline avait connu la nausée sous un ciel de paradis : les sorties de nuit, la gégène et les viols collectifs...

Rachline avait changé d'avis et renoncé à l'Algérie. La France était un pays-phare et non pas un pays-mirador ou laminoir de colonies. Assez de pots cassés, retirons-nous sur la pointe des pieds.

---

*Le Nouvel Observateur* n° 833, 27 octobre 1980.

*Une légion d'anges*, par Jean-Pierre Millecam, Gallimard.

*Au pays de mes racines*, par Marie Cardinal, Grasset.

*Courrier d'Algérie*, par Michel Rachline, Luneau Ascot Éditeurs.

# Autres rivages

*Né en 1924 à Santiago-du-Chili, José Donoso est parti vivre en Espagne en 1967. Il est retourné au Chili il y a quelques mois.*

LE NOUVEL OBSERVATEUR. – Vous venez de publier un ouvrage érotique, *La Mystérieuse Disparition de la jeune marquise de Loria*<sup>1</sup>. Est-ce un livre sérieux ?

JOSÉ DONOSO. – Sérieux comme doit l'être un jeu où rien n'est gratuit. Pas même l'humour, qui permet de masquer ou de tempérer la gravité de choses apparemment futiles comme ce roman sur la sexualité mouvementée d'une jeune femme.

N. O. – S'agit-il d'un projet récent ?

J. DONOSO. – Il n'y a pas eu véritablement projet. L'idée du livre m'est venue soudainement un après-midi que j'avais surpris ma fille de treize ans s'excitant et flirtant avec le fils d'un ami au lieu de faire la sieste. Le livre a surgi en moi aussitôt, presque d'une seule pièce, et l'écrire ne m'a demandé aucun effort.

N. O. – Pourquoi ?

J. DONOSO. – Parce qu'en général je suis lent. Il me faut, avant d'écrire, une laborieuse incubation de sensations et d'idée. Je mets en chantier une quantité de brouillons sur lesquels je me livre à toute une chirurgie de collages et d'ablations. Il n'existe pas moins de vingt-cinq versions différentes de mon roman *L'Obscène Oiseau de la nuit*.

N. O. – Est-ce l'érotisme qui vous a stimulé ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# Portrait d'Hubert en Nordman

On achève bien les chevaux, on rencontre parfois des tsiganes heureux, on a des doigts dans la tête et dorénavant des arbres : une pleine forêt reliant la parole à ses racines, à son histoire, à son futur, à l'homme en son laps incarné.

Yves Nordman est un séducteur long-courrier, un errant que poursuit « le châtiment d'avoir voulu changer de place ». Originaire du Nord, comme les illuminés d'autrefois qui dérivèrent vers le Sud, il voyage à travers les pays, à travers les femmes, à travers les autres, utilisant son destin comme un wagon-lit. Sa quête est une errance aux limites de la perdition. Il veut « conquérir le fabuleux métal » de l'absolu, celui dont les filons sont à ciel ouvert par-delà tous les horizons qui bornent la vue de l'esprit. Toujours sur le départ ou sur le retour, entre deux vins, deux avions, deux passions, cet homme de l'ailleurs n'est pas plus situé géographiquement qu'il ne l'est dans son for intérieur ou dans celui des égarés qu'il dévaste inconsciemment. Nordman est un cavalier seul, un ermite involontaire, et qu'il ait pour relais la Scandinavie, l'Amérique ou la Chine, que sa destination soit une ville ou une femme, il fait bande à part contre son gré.

« Dis-moi qui tu hantes... », Nordman veut hanter l'impossible et l'impossible a pour nom Mathilde, Gayle, Wanda, Laure, l'impossible est d'oser croire à l'incarnation de l'idéal. Or, pendant des années, l'érotisme sera chez Nordman le plus court chemin de la vérité à lui-même.

Pareille boulimie kilométrique et métaphysique a pour ressort la peur du déclin révélée très tôt chez cet affamé

clairvoyant. « Le véritable, l'angoissant mystère n'est pas dans l'au-delà de la mort... C'est l'instant d'avant, c'est le temps de la chute. Quand Yves entendait dire : il est mort sans souffrir, il avait envie de crier : qu'en savez-vous ?... » Voilà qui est généreusement exprimé ! L'on respire ici l'effluve autobiographique, et l'auteur, Hubert Nyssen, transparait sous Nordman pour affirmer que la mort est toujours consciemment vécue et que nul n'a jamais coupé à ce que Montherlant nommait « les corvées de l'agonie ».

Hubert Nyssen, éditeur, poète, écrivain, homme-orchestre émerveillé par la philharmonie des mots incarnant le meilleur de « l'hommerie », c'est aussi l'art de substituer à l'idée sèche, à l'argument trop abstrait la stimulation visuelle ; je vois, donc je suis : la métaphore de préférence au raisonnement, le lyrisme flamboyant de préférence au cartésianisme en trois points : « Affolé par le temps déjà passé à boire et à lancer des mots de trois langues comme des boules vers d'invisibles quilles, il se leva... » Dans le roman d'Hubert Nyssen, l'œil écoute, l'œil est comme au concert, plongé dans un véritable panorama symphonique : « La mort d'Adrienne était depuis trois jours révolue, elle dérivait au large vers les eaux de la mémoire où elle choisirait son ancrage. » Et l'on pourrait piquer dans chaque page un médaillon d'un tel acabit, de ceux qui vont droit au souvenir via l'émotion. Nyssen écrit comme il respire, et le bouquet d'arbres qu'il nous donne à humer ne fanera pas de sitôt.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

bonheur » de retrouver les descendants des tribus d'Israël signalées par Marco Polo dans *Le Livre des merveilles*.

Aux autres, les catholiques, l'Amiral a bien sûr laissé des consignes : la civilisation, messieurs ! Évangélisez-moi ces Indiens que nos canons font trembler, le droit du feu prime et celui du sol et celui du sang. Retour de Cathay je vous couvrirai d'honneurs... Mais les marins débarqués ne pensent qu'au bon plaisir du permissionnaire, goguette et tournée des bars, et femmes à gogo. Quant à Buscano, le berger des nombres d'or, l'esprit méthodique et discipliné, il est comme dessillé par le naufrage et métamorphosé. Loin de vouloir coloniser les Indiens, il s'indianise et fonde une famille après un mariage en règle avec la belle Piripa. Loin de leur enseigner sa culture, il désapprend peu à peu ses valeurs et se laisse imprégner par l'esprit des îles. Les Espagnols se fâchent ? Dans l'explosion d'une énorme pépite d'or, trafiquée par ses soins, il met un terme à leur barbarie, devenant l'homme-soleil, l'Indien suprême, son œuvre au noir est consommé. À l'élan bâtisseur et « conquistador » il substitue l'impulsion magique et littéraire, il met à profit l'espace libre entre les mots, plus vaste que la mer séparant l'Espagne et la Chine, pour exprimer son horreur des lois au sens juridique, ces marraines de la douleur et de l'injustice.

Récit d'aventures, élégie philosophique, journal de bord mi-chair mi-légende, *L'Horizon rompu* met en cause les progrès, les identités figées, les aveuglements du snobisme et du pis-aller, le déclin des ferveurs. Qui connaît aujourd'hui le nom des étoiles ? Qui les regarde avec modestie ? Elles nous invitent chaque soir à congédier sans regret le sentiment de notre éminence. Les plus chanceux, peut-être les plus clairvoyants, sont harponnés par la grâce. Pour Buscano, surnaturel et charnel ne font qu'un. « Il n'y a de divin que le ressort qui dans chaque être vivant l'arrache à la matière. »

Mais au juste quelle est sa quête ? Mystère et lueur. Il a beau faire et s'indigéniser, ce ne sont pas les mots de la tribu qui parlent en lui. Il tient sa plume (de perroquet) avec l'aisance d'un grand écrivain. Le savant ne veut pas s'effacer qu'il n'ait fixé la position d'Hispaniola sur ses tables. « Il existe par l'ouest entre l'espace séparant le Cathay et l'Espagne, deux océans et un continent inconnu entre les deux. » Il reprend la mer, et son destin d'Espagnol défroqué se poursuit chez les Aztèques et les Mexicains. À Campeche il bat le grand prêtre du soleil aux échecs. Aux échecs ? Pas tout à fait. Aux étoiles utilisées comme les pions vivants d'une partie d'échecs. « Il avait d'abord placé Alpha du Grand Chien ou Sirius, l'étoile la plus brillante du Ciel, j'avais répliqué par Alpha du Carène ou Canopus. »

Mais Buscano n'est pas qu'un roman dans l'Histoire et celle-ci finit par débarquer en personne, sous les traits du féroce Hernan Cortés. Le siècle surgit, l'eau des clepsydres file à nouveau. Que reste-t-il au héros vieillissant ? La parole. Il doute. Il croit. Ambiguïté des mots plus secrets et plus étoilés encore que les nuits. Les horizons se mêlent et se brisent. Buscano pressent une origine, un chas par où se sont jadis faufilés les millénaires. Son dernier bonheur temporel, un moment digne du meilleur Dumas, la retrouvaille avec Estrellita, sa fille, maîtresse de Cortés. « J'aurais voulu être un roi mage aux bras chargés de bijoux et de présents brillants mais je n'étais qu'un vieil Indien balbutiant. » Et c'est en lui que l'horizon se rompt, comme le fil de toute vie sous les étoiles. Son livre est lâché, bouteille à la mer; il voguera cinq siècles afin de clamer cette évidence intacte sous les bernicles : méfiance à l'égard des lois et des justes causes.

---

*Le Nouvel Observateur* n° 1404, 30 octobre 1991.  
*L'Horizon rompu*, par André Barilari, Julliard.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# Symphonie pour une fin de siècle

*Symphonie Grabuge* commence, la lumière s'éteint, l'hommeorchestre salue son public. Il parle sans micro : « Merci de vos regards étonnés. Tout Paris réuni pour déchiqueter mon livre. Quelle belle soirée ! Émeutier à mes heures, j'ai composé cette symphonie en ut grabuge, pour ainsi dire majeur. » Et l'on osera dire après du roman français qu'il n'a pas d'imagination. Sous la plume de Jean Vautrin, elle déboule au galop.

On en prend plein les mirettes. Des tonnes de semence, comme dirait l'autre, et de mots jamais entendus. Certes, ils n'arrivent pas tous du dictionnaire ni de la poche de Rabelais, de la sarbacane de Robert Desnos ni du chapeau claqué de Raymond Queneau. Beaucoup sont des mots-gueux, des mots-corniauds, des motsclandestins, mais tous volent à la rescousse de quelque chose qui, sans eux, ne serait pas dit.

« Monstatruc commença par bahuler comme il en avait l'habitude. Toqué de la touffe aux talons il entreprit de giguer une danse d'aveugle qui a perdu son bâton. Le cerveau mal timbré, il élucubrait des borborygmes. S'entre-taillait les mâchoires à la beugle. À l'égosille. Complet siphon, il criait au vinaigre, déparlait ab hoc et ab huc, et s'érailla si bien qu'à la fin du souk il en eut le huc. »

N'en déplaise aux pisse-froid, le français ne convient pas qu'à l'éther des beaux esprits, à la pesée des concepts. Il sait être rugueux, terreux, graveleux, subversif et roturier. Il aime le style noble et le tour vache, il hésite entre la fripouille et l'aristo. Au fait, quel autre semeur de grabuge a écrit: « Qu'est-ce que tu nous bonis là? Le tapissier n'aura pas à tirer sa

crampe. Bouliner sa limace et faucher ses empaffes pour maquiller une tortouse, caler des boulines aux lourdes, braser des faffes, maquiller les caroubes, faucher les durs, balancer sa tortouse dehors, se planquer, se camoufler, faut être mariol. Le vieux n'aura pas pu. Il ne sait pas goupiner. » Non pas Jean Vautrin, mais le Victor Hugo des *Misérables*. Deux larrons en foire. Ils sont plusieurs, heureusement, conscients de la nécessité, chaque jour, d'inventer les mots ou les sonorités génératrices de mots et de gourmandise langagière.

Sans gourmandise : pas de style et pas d'œuvre littéraire, et moins encore de roman. À l'heure où la tendance est à pleurnicher sur la défaillante francophonie, sur l'appauvrissement d'un idiome infiltré par l'anglais, rudoyé par l'usager, fragilisé par le cynisme ambiant qui joue du *best of* et du *must* à tire-larigot, Jean Vautrin nous dit grabuge, et remet la gomme en faveur du gaulois. Les chapitres sont fragmentés et rubriqués en pubs, actua-tilts, fictions, intime conviction, l'objectif et le subjectif captant la réalité dans son afflux torrentiel. Du jamais vu. Ce musicien joue la partition sur ordinateur et stylo. Le Mac et la plume. Il s'immerge sous l'écorce des mots, fragments allégoriques de la matière, il cherche l'initial, le souffle premier du Créateur – Jupiter, Allah, Jéhovah. Et c'est ainsi que son grabuge est grand.

Au-delà du jeu symphonique des mots, il met en scène une histoire interprétée par deux solistes parfois jumeaux. Le baron de Monstatruc, hobereau gascon, marionnette inspirée, paie son électricité par RIB, parle en français d'un autre âge et veut bien témoigner de la décadence générale qu'il raconte à l'oreille de Brancouillu, moine rose et paillard comme on peut en voir sur l'étiquette des fromages bon marché. Mi-chair mi-poisson, ils traversent l'ouvrage en devisant sous l'œil ému du Quichotte, de Robin des Bois, de Frère Jean des Entomeurs, leurs pairs en

littérature. Ils n'ont pas d'âge. Ils déplorent la hausse des prix, le « tégévé » profanateur de sites, l'ozone mité, les codes-barres, le cannibalisme d'une époque prosternée devant le dieu Argent. Le second soliste, auteur de la Symphonie s'il dit vrai, proclame un je qui n'est sûrement pas un autre. Son épouse s'appelle Victoire. Ils ont un fils, hélas et tant mieux. Le ton change. Le mot se fait confidence, l'écriture classique et le grabuge intime. Il fait mal là où la douleur d'autrui devrait être insupportable au reste du monde. Il mine l'esprit d'un enfant. « Ben pour Benjamin. Benny l'autiste. Le Prince dormant. Notre oiseau. Notre éternel oisillon. Celui envers qui, depuis vingt et un ans, nous devons continuer à prodiguer de harassants efforts. Celui qui, à des altitudes, survole la nuit de tumultueux océans. Qui rampe sous terre et se cache très loin en des galeries non conformes. Celui qui n'ose pas rencontrer le regard des autres. Ni recevoir ni donner. Qui enferme parfois au fond de ses yeux gris des lueurs de violence, des énergies consternantes tempérées par des exercices de pitié. Qui a de maigres possessions. Qui n'a jamais dit merci. » Ben en ses premiers temps n'était qu'avenir et promesse de l'aube. Il marchait à petits pas vers le Bon Dieu. Il semblait trouver sa voix, son horizon. « Bientôt le babil n'arrivait plus à mûrir. L'oiseau petit à petit se cachait dans la haie. »

On l'a compris. Cette symphonie grandiose a parfois des accents de valse aux adieux. Elle est le prix de la douleur d'un homme, son propre grabuge enrayé dans l'œuvre accomplie. L'huître invente une perle autour de ce qui la blesse. Autour de sa blessure intime, Jean Vautrin secrète un roman millénariste où, sous couvert de gaudrioles picaresques, de coups de gueule, de mises en pièces, il supplie l'être humain de se ressaisir et de renouer avec la féconde illusion d'une liberté responsable. L'an 2000 ? Nous y sommes. Le meilleur des mondes ? Il nous cerne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Boxe avec la mort  
Dickens sans mélo  
Une vie, mode d'emploi  
La sagesse du balayeur  
Faut-il brûler Zina ?

### *Tempêtes*

Le vieil homme et l'enfance  
L'empêcheur de « révolutionner » en rond  
Notre-Dame du sleeping-car  
Les divertissements d'Anthony Burgess  
Sous l'œil des Tartares  
Rage au cœur  
La chasse au zébu  
Au nom de la loi  
Shakespeare sicilien  
Le jongleur d'imprévu  
L'art de la fugue  
Tristesse du tonton tringleur  
Ether de famille  
La reine des culs-de-jatte  
Boudard sauvé des eaux troubles

### *Perdition*

D'amour et de mort  
Deux athlètes complets  
Cœurs en bataille  
Les grands chevaux  
« On les collectionnait comme des scalps... »  
Les voyages forment les martyrs

Le démon de midi  
La fiancée des pirates  
Un Führer si kitsch !  
La cuisine du chef  
Un espion en enfer  
Du côté de chez Cioran  
L'héritage du vent  
Les maux pour le dire  
La justicière  
Dèche et poussière  
De l'inconvénient d'aimer Cioran

*Grand large*

Un chef-d'œuvre barbare  
L'Algérie dans le rétroviseur  
Autres rivages  
L'Aztèque aux pieds d'argile  
Poisson d'avril  
Hauturier  
Le vieux fou et la mer  
Portrait d'Hubert en Nordman  
Millénum  
Un jeu d'enfer  
L'écume des regrets  
Le naufrage du rêveur  
Les révolutions de l'homme-soleil  
Le magnat et la mer  
Les assoiffés d'azur  
Le plancher des marins  
Les riches heures de Médée  
Symphonie pour une fin de siècle

Stevenson, le baroudeur de l'inconscient

Trillard, le presque Goncourt

Paris est une femme

L'adieu aux larmes

D'un bleu l'autre



Composition et mise en pages réalisées par  
Compo 66 – Perpignan  
267/2013

Éditions du Rocher  
28, rue du Comte-Félix-Gastaldi  
98000 Monaco  
[www.editionsdurocher.fr](http://www.editionsdurocher.fr)

*Imprimé en France*  
Dépôt légal : avril 2013  
N° d'impression: